

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.

DES HOMMES ET DES CHOSES.

e n'obéis ni ne commande à personne je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

[VOL. 6.

QUEBEC, 8 FEVRIER, 1845.

No. 5]

Mélanges Littéraires.



UNE FETE A. ROME.

A peine les andabates furent-ils sortis, qu'un grand tumulte régna dans le cirque aux gladiateurs allaient succéder les bestiaires, et ceux-là étaient des chrétiens, de sorte que toute la haine était pour les hommes et toute la sympathie pour les animaux. Cependant, quelle que fût l'impatience de la foule, force lui fut d'attendre que les esclaves eussent passé les râtaux sur le sable du cirque ; mais cette opération fut hâtée par les cris furieux qui s'élevaient de tous les points de l'amphithéâtre. Enfin les esclaves se retirèrent, l'arène resta un instant vide et la multitude dans l'attente ; alors une porte s'ouvrit, et tous les regards se tournèrent vers les nouvelles victimes qui allaient entrer.

Ce fut d'abord une femme, vêtue d'une robe blanche et couverte d'un voile blanc. On la conduisit vers un des arbres, et on l'y attacha par le milieu du corps ; alors un des esclaves lui arracha son voile, et les spectateurs purent voir une figure d'une beauté parfaite, pâle, mais résignée : un long murmure se fit entendre. Malgré son titre de chrétienne, la jeune fille avait, dès la première vue, ému l'âme de cette foule si impressionnable et si changeante ; pendant que tous les yeux étaient fixés sur elle, une porte parallèle s'ouvrit ; et un jeune homme entra : c'était l'habitude d'exposer aux bêtes un chrétien et une chrétienne, en donnant à l'homme tous les moyens de défense, afin que le désir de retarder, non seulement sa mort, mais encore celle de sa compagne, que l'on choisissait toujours sœur, maîtresse ou mère, donnant au fils, à l'amant ou au frère un nouveau courage, prolongeât un combat que les chrétiens refusaient presque toujours pour le martyr, quoiqu'ils sussent que, s'ils triomphaient des trois premiers animaux qu'on lâchait contre eux, ils étaient sauvés.

En effet, quoique cet homme, dont au premier aspect il était facile de reconnaître la vigueur et la souplesse, fût suivi de deux esclaves dont l'un portait une épée et deux javelots, et dont l'autre conduisait un coursier numide, il ne parut pas disposé à donner au peuple le spectacle de la lutte qu'il attendait. Il s'avança

lentement dans le cirque, promena autour de lui un regard calme et assuré ; puis, faisant signe de la main que le cheval et les armés étaient inutiles, il regarda le ciel, tomba à genoux et se mit à prier. Alors le peuple, trompé dans son attente, commença de menacer et de rugir : c'était un combat et non un martyr qu'il était venu voir, et les cris : " A la croix ! à la croix ! " se firent entendre ; car, supplice pour supplice, il préférerait au moins celui dont l'agonie était la plus longue. Alors un rayon de joie ineffable apparut dans les yeux du jeune homme, et il étendit les bras en signe d'actions de grâces, heureux qu'il était de mourir de la même mort dont le Sauveur avait fait une apothéose. En ce moment, il entendit derrière lui un si profond soupir, qu'il se retourna :

— Silas ! Silas !.... murmura la jeune fille.

— Acté ! s'écria le jeune homme en se précipitant vers elle.

— Silas, ayez pitié de moi, dit Acté ; lorsque je vous ai reconnu, un espoir était rentré dans mon cœur... Vous êtes brave et fort, Silas : habitué à lutter avec les habitants des forêts et les hôtes du désert, peut-être, si vous eussiez combattu, nous eussiez-vous sauvés tous deux....

— Et le martyr ! interrompit Silas en montrant le ciel.

— Et la douleur ! dit Acté en laissant tomber sa tête sur sa poitrine. Hélas ! je ne suis pas comme toi née dans une ville sainte ; je n'ai point entendu la parole de vie de la bouche de celui pour qui nous allons mourir : je suis une jeune fille de Corinthe, élevée dans la religion de mes ancêtres ; ma foi et ma croyance sont nouvelles, et le mot de martyr ne m'est connu que depuis hier ; peut-être, aurai-je encore du courage pour moi-même ; mais, Silas, s'il me faut vous voir mourir devant moi de cette mort lente et cruelle, peut-être n'en aurai-je pas pour vous....

— C'est bien, je combattrai, répondit Silas, car je suis toujours sûr de retrouver plus tard la joie que vous m'enlevez aujourd'hui.

Alors faisant un signe de commandement aux esclaves :

— Mon cheval, mon épée et mes javelots ! dit-il à haute voix et avec un geste d'empereur.

Et la multitude se mit à battre des mains, car elle comprit, à cette voix et à ce geste, qu'elle allait voir une de ces luttes herculéennes comme il en fallait pour ranimer ses sensations blasées par les combats ordinaires.

Silas s'approcha tout d'abord du cheval : c'était comme lui un fils de l'Arabie ; ces deux compatriotes se reconnurent ; l'homme dit au cheval quelques paroles dans une langue étrangère ; et, comme si le noble animal les eût comprises, il répondit en hennissant. Alors Silas arracha du dos et de la bouche de son compagnon la selle et la bride que les Romains lui avaient imposées en signe d'esclavage, et l'enfant du désert bondit joyeux autour de celui qui venait de lui rendre la liberté.

Pendant ce temps, Silas se débarrassait à son tour de ce que son costume avait de gênant, et, roulant son manteau rouge autour de son bras gauche, il resta avec sa tunique et son turban. Alors il ceignit son épée, prit ses javelots, appela son cheval qui obéit, docile comme une gazelle, et, s'élançant sur son dos, il fit, en se courbant sur le cou, et sans autre secours pour le diriger que celui de ses genoux et de sa voix, trois fois le tour de l'arbre où était enchaînée Acté, pareil à Persée prêt à défendre Andromède : l'orgueil de l'Arabe venait de reprendre le dessus sur l'humilité du chrétien.

En ce moment, une porte à deux battants s'ouvrit au-dessous du Podium, et un taureau de Cordoue, excité par des esclaves, entra en mugissant dans le cirque ; mais à peine y eut-il fait dix pas, qu'épouvanté du grand jour, de la vue des spectateurs et des cris de la multitude, il plia sur ses jarrets de devant, abaissa sa tête jusqu'à la terre, et, dirigeant sur Silas ses yeux stupides et féroces, il commença à se lancer, avec ses pieds de devant, du sable sous le vent, à écorcher sol avec ses cornes et à souffler la fumée par ses naseaux.

En ce moment, un des maîtres lui jeta un mannequin bourré de paille et ressemblant à un homme ; le taureau s'élança aussitôt dessus, le soula aux pieds ; mais au moment où il était le plus acharné contre lui, un javelot partit en sifflant de la main de Silas et alla s'enfoncer dans son épaule. Le taureau poussa un rugissement de douleur ; puis, abandonnant aussitôt l'ennemi fictif pour l'adversaire réel, il s'avança vers le Syrien, rapide, la tête basse et traînant sur le sable un sillon de sang ; mais celui-ci le laissa tranquillement s'approcher, puis, lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques pas de lui, il fit faire, à l'aide de la voix et des genoux, un bond de côté à sa légère monture, et tandis que le taureau passait, emporté par sa course, le second javelot alla lui cacher dans les flancs ses six pouces de fer. L'animal s'arrêta, frémissant, sur ses quatre pieds, comme s'il allait tomber ; puis, se retournant presque aussitôt, il se rua sur le cheval et le cavalier ; mais le cheval et le cavalier commencèrent à fuir devant lui, comme emportés par un tourbillon.

Ils firent ainsi trois fois le tour de l'amphitéâtre, le taureau s'affaiblissant à chaque fois, et perdant du terrain sur le cheval et le cavalier ; enfin au troisième tour, il tomba sur les genoux ; mais presque aussitôt se relevant, il poussa un gémissement terrible ; et comme s'il eût perdu l'espoir d'atteindre Silas, il regarda circulairement autour de lui, pour voir s'il ne trouvait pas quelque autre victime où épuiser sa colère ; c'est alors qu'il aperçut Acté. Il sembla douter un instant que ce fût un être animé, tant son immobilité et sa pâleur lui donnaient l'aspect d'une statue ; mais bientôt tendant le cou et les naseaux, il aspira l'air qui venait de son côté. Aussitôt rassemblant toutes ses forces, il piqua droit sur elle. La jeune fille le vit venir, et poussa un cri de terreur ; mais Silas veillait sur elle : ce fut lui à son tour qui s'élança vers le taureau, et le taureau qui sembla le fuir ; mais en quelques élans de son fidèle numide, il l'eut bientôt rejoint. Alors, il sauta du dos de son cheval sur celui du taureau ; et, tandis que du bras gauche il le saisissait par une corne et lui tordait le cou, de l'autre il lui plongeait son épée dans la gorge jusqu'à la poignée. Le taureau, égorgé, tomba expirant à une demi-lance d'Acté ; mais Acté avait fermé les yeux, attendant la mort, et les applaudissements seuls du cirque lui apprirent la première victoire de Silas.

Trois esclaves entrèrent alors dans le cirque, deux conduisaient chacun un cheval, qu'ils attelèrent au taureau, afin de le traîner hors de l'amphithéâtre ; le troisième tenait une coupe et une amphore. Il emplit la coupe et la présenta au jeune Syrien ; celui-ci y trempa ses lèvres à peine, et demanda d'autres armes. On lui apporta un arc, des flèches et un épéon ; puis tout le monde se hâta de sortir, car au-dessous du trône que l'empereur avait laissé vide, une grille se soulevait et un lion de l'Atlas, sortant de sa loge, entraît majestueusement dans le cirque.

C'était bien le roi de la création, car, au rugissement dont il salua le jour, tous les spectateurs frémirent, et le coursier lui-même, se défiant pour la première fois de la légèreté de ses pieds, répondit par un hennissement de terreur. Silas seul, habitué à cette voix puissante, pour l'avoir plus d'une fois entendue retentir dans les déserts qui s'étendent du lac Asj-halte aux sources de Moïse, se prépara à la défense ou à l'attaque en s'abritant devant l'arbre le plus voisin de celui où était attachée Actée, et en apprêtant sur son arc la meilleure et la plus acérée de ses flèches ; pendant ce temps-là, son noble et puissant ennemi s'avançait avec lenteur et confiance, ne sachant pas ce qu'on attendait de lui, ridant les plis de sa large face, et balayant le sable de sa queue.

Alors les maîtres lui lancèrent, pour l'exciter, des traits émoussés avec des banderolles de différentes couleurs ; mais lui, impassible et grave, continuait de s'avancer sans s'inquiéter de ces agaceries, lorsque tout-à-coup, au milieu des baguettes inoffensives, une flèche acérée et sifflante passa comme un éclair, et

vint s'enfoncer dans une de ses épaules. Alors il s'arrêta tout-à-coup avec plus d'étonnement que de douleur, et comme ne pouvant comprendre qu'un être humain fût assez hardi pour l'attaquer ; il doutait encore de sa blessure ; mais bientôt ses yeux devinrent sanglants, sa gueule s'ouvrit, un rugissement grave et prolongé, pareil au bruissement du tonnerre, s'échappa, comme d'une caverne, de la profondeur de sa poitrine : il saisit la flèche fixée dans la plaie et la brisa entre ses dents ; puis jetant autour de lui un regard qui, malgré la grille qui les protégeait, fit reculer les spectateurs eux-mêmes, il chercha un objet où faire tomber sa royale colère ; en ce moment il aperçut le coursier, frémissant comme s'il sortait de l'eau glaciée, quoiqu'il fût couvert de sueur et d'écume ; et, cessant de rugir, pour pousser un cri court, aigu et réitéré, il fit un bond, qui le rapprocha de vingt pas de la première victime qu'il avait choisie.

Alors commença une seconde course plus merveilleuse encore que la première ; car là il n'y avait plus même la science de l'homme pour gêner l'instinct des animaux ; la force et la vitesse se trouvèrent aux prises dans toute leur sauvage énergie, et les yeux de deux cent mille spectateurs se détournèrent un instant des deux chrétiens pour suivre autour de l'amphithéâtre cette chasse fantastique, d'autant plus agréable à la foule qu'elle était moins attendue : un second élan avait rapproché le lion du cheval, qui, acculé au fond du cirque, n'osant fuir ni à droite, ni à gauche, s'élança par-dessus la tête de son ennemi, qui se mit à le poursuivre par bonds inégaux, hérissant sa crinière, et poussant de temps en temps des auquelements aigus auxquels le fugitif répondait par des hennissements d'épouvante. Bientôt le malheureux coursier, fasciné comme le sont, dit on, les daims et les gazelles à la vue du serpent, il tomba, se débattant, et se roula sur le sable dans l'agonie de la terreur. En ce moment, une seconde flèche partit des mains de Silas, et alla s'enfoncer profondément dans les côtes du lion. Le lion se retourna... Cet instant suffit au Syrien pour envoyer à son ennemi un troisième message de douleur... Le lion s'élança sur l'homme, l'homme le reçut sur son épieu ; puis l'homme et le lion roulèrent ensemble ; on vit voler des lambeaux de chair, et les spectateurs les plus proches se sentirent mouillés d'une pluie de sang. A ce moment un cri d'adieu à son frère : elle n'avait plus de défenseur, mais aussi elle n'avait plus d'ennemi ; le lion n'avait survécu à l'homme que le temps nécessaire à sa vengeance, l'agonie du bourreau avait commencé comme celle de la victime finissait : quant au cheval, il était mort sans que le lion l'eût touché.

Alors tous les yeux se reportèrent sur Acté, que la mort de Silas laissait sans défense. Quelques spectateurs se levaient pour demander sa grâce, lorsque les cris : *Assis ! assis !* se firent entendre des gradins inférieurs ; une grille s'était levée, et une tigresse se glissait dans l'arène.

A peine sortie de sa loge, elle se coucha à terre, regardant autour d'elle avec férocité, mais sans inquiétude et sans étonnement ; puis elle aspira l'air et se mit à ramper comme un serpent vers l'endroit où le cheval s'était abattu ; arrivée là, elle se redressa comme il avait fait contre la grille, flairant et mordant les barreaux qu'il avait touchés, puis elle rugit doucement, interrogeant les fers, et le sable et l'air, sur la proie absente ; alors des émanations de sang tiède encore et de chair palpitante parvinrent jusqu'à elle, car les esclaves cette fois, n'avaient pas pris la peine de retourner le sable ; elle marcha droit à l'arbre contre lequel s'était livré le combat de Silas et du lion, ne se détournant à droite et à gauche que pour ramasser les lambeaux de chair qu'avait fait voler autour de lui le noble animal qui l'avait précédée dans le cirque ; enfin elle arriva à une flaque de sang que le sable n'avait point encore absorbée, et elle se mit à boire comme un chien altéré, rugissant et s'animant à mesure qu'elle buvait ; puis, lorsqu'elle eut fini, elle regarda de nouveau autour d'elle avec des yeux étincelants, et ce fut alors seulement qu'elle aperçut Acté, qui, attaché à l'arbre et les yeux fermés, attendait la mort sans oser la voir venir.

Alors la tigresse se coucha à plat ventre, rampant d'une manière oblique vers sa victime, mais sans la perdre de vue ; puis, arrivée à dix pas d'elle, elle se releva, aspira, le cou tendu et les naseaux ouverts, qui venait de son côté ; alors d'un seul bond franchissant l'espace qui la séparait de la jeune chrétienne, elle retomba à ses pieds, et lorsque l'amphithéâtre tout entier, s'attendant à la voir mettre en pièces, jeta un cri de terreur dans lequel éclatait tout l'intérêt qu'avait inspiré la jeune fille à ses spectateurs, qui étaient venus pour battre des mains à sa mort, la tigresse se coucha, douce et calme comme une gazelle, poussant des petits cris de joie, et léchant les pieds de son ancienne maîtresse. A ces caresses inattendues, Acté surprise rouvrit les yeux, et reconnut Phœbé, la favorite de Néron. Aussitôt les cris de grâce ! grâce ! retentirent de tous côtés, car la multitude avait pris la reconnaissance de la tigresse et de la jeune fille pour un prodige ; d'ailleurs Acté avait subi les trois épreuves voulues, et puisqu'elle était sauvée, elle était libre ; alors l'esprit changeant des spectateurs passa, par une de ces transitions si naturelles à la foule, de l'extrême cruauté à l'extrême clémence. Les jeunes chevaliers jetèrent leurs chaînes d'or, les femmes leurs couronnes de fleurs. Tous se levèrent sur les gradins, appelant les esclaves pour qu'ils vissent détacher la victime. Une foule immense l'attendait. A son aspect elle éclata en applaudissements et voulut l'emporter en triomphe ; mais Acté suppliante joignit les mains, et le peuple s'ouvrit devant elle, lui laissant le passage libre ; alors elle gagna le temple de Diane, s'assit derrière une colonne de la celle ; elle y resta pleurante et désespérée, car elle regrettait maintenant de n'être pas morte, en se voyant seule au monde.

Lorsque la nuit fut venue, elle se rappela qu'il lui restait une famille, et elle reprit seule le chemin des Catacombes.

ALEXANDRE DUMAS.

LE FANTASQUE.

SAMEDI, 8 FEVRIER, 1845.

POUR LE FANTASQUE.

LES *Pic-nics* BOURGEOIS ET ASSEMBLÉES DU GRAND MONDE.

Monsieur le Rédacteur,

Il est rare qu'on vous fasse des reproches ; je crois en deviner la raison : l'on a peur de vous. Moi qui suis plus indépendant que cela, je me permettrai de vous faire une petite leçon sur la manière dont vous remplissez votre tâche qui est, si j'ose le dire, de relever les ridicules ou les vices de la société afin de corriger par-là ceux qui les possèdent. Il me semble à moi qu'un homme qui veut accomplir pareil travail devrait se multiplier, courir de côté et d'autre, souffrir, comme l'on dit, son nez partout. Il ne devrait pas y avoir un incendie sans que vous n'y soyez arrivé même avant l'inspecteur du feu, ce qui quelquefois ne serait pas, je vous assure, bien difficile ; par une bataille sans que vous soyez entre les combattants ; (non point pour les séparer, car il est juste que ceux qui se querellent en conservent quelque souvenir qui puisse leur montrer leur folie et les corriger,) mais pour nous raconter leurs prouesses et nous en amuser ; il ne devrait point se tenir une assemblée sans que vous soyez contre le président, près

des orateurs, pour nous indiquer les petits tours de passe-passe qu'on fait au nom de l'opinion publique, et les magnifiques discours que l'on improvise chez soi pour les journaux ; il ne devrait pas se jouer une comédie par des amateurs sans que votre place soit retenue sur les premiers bancs afin que vous puissiez nous raconter comme quoi le souffleur est, de tous, celui qui s'acquitte le mieux de son rôle ; enfin il ne devrait pas se faire ni nocce, ni bal, ni baptême, ni enterrement sans que vous ne trouviez moyen de vous y faire inviter ; car toutes ces réunions vous fourniraient je vous assure ample moisson d'articles éditoriaux.

Au lieu de cela, vous restez chez vous comme un cénobite, vous contentant de morigéner les gamins de votre établissement qui, je veux croire, vous donnent peut-être assez d'occupation ; mais tout cela ne satisfait point vos lecteurs qui veulent de la satire, de la malice, un brin de médisance et beaucoup de scandale. Que voulez-vous ? le monde est ainsi taillé par le grand tailleur qui l'a découpé, voilà tantôt pas mal de milliers d'années. Croyez-vous par hasard que les ridicules iront vous trouver chez vous pour se faire peindre d'après nature ? Pas si bêtes ! C'est comme si un père de famille s'ingérait de ne point pourvoir à son marché et d'attendre que les perdrix viennent tomber toutes rôties au bec de ses enfants.

Mais voilà bien assez de leçons ; venons au fait qui m'a poussé à prendre la plume. Mon discours, heureusement, sera moins long que le prologue.

Je veux vous dire que j'ai assisté à mainte assemblée (dansante) et à plusieurs *pic-nics*, divertissements que les canadiens d'autrefois avaient reçus de leurs ancêtres les français, mais qui étaient tombés en désuétude jusqu'à ce que messieurs les officiers les aient de nouveau remis à la mode. J'ai fait quelques observations, non point sur le pic-nic, mais sur ceux qui y assistaient et j'ai inscrit sur mon carnet les remarques suivantes : je prie bien les personnes qui se reconnaîtraient de ne rien dire attendu que si elles se taisent on ne saura point de qui je veux parler.

Il semble qu'on se réunit dans un pic-nic pour jouir surtout du plaisir de la conversation ; c'est je crois une peine inutile car toutes les dames parlent à la fois et pas une n'écoute. Serait-ce par hasard un tribunal institué pour juger le prochain ? Je le croirais bien, mais je n'y trouve qu'un défaut : c'est qu'on juge les parties sans les entendre et l'on condamne du premier coup les absents ; on met leur réputation au pilori et la loi du jury est abolie ; tout le monde est tour à-tour et tout à la fois, juge, crieur, accusateur public, bourreau, mais par malheur personne ne fait le rôle d'avocat ; cela se conçoit : messieurs les juristes de nos jours ne prennent la défense que de la vertu opprimée qui veut et peut payer.

Autre observation :—Je vois venir une veuve et deux demoiselles. La veuve voudrait être demoiselle et les demoiselles voudraient être veuves ; n'importe ; ceci ne nous regarde point. L'une de ces dernières a les yeux baissés modestement ; elle ne les lève que pour voir si les autres sont aussi modestes et il me semble que toutes les lui déplaisent, celles qui le sont plus comme celles qui le sont moins. Aussi n'épargne-t-elle personne et comme j'étais près d'elle, j'ai pu remarquer que ses réflexions sur ses *amies* étaient presque toujours moitié morales, moitié médisantes ; je le lui dis :—“ Parlez mieux s'écria-t-elle, la médisance me fait horreur ; à la vérité je suis quelquefois obligée, pour m'accoumoder au goût du monde, d'assaisonner mes remontrances d'un peu de critique, car on veut de l'agrément partout ; il faut bien faire passer la morale à la faveur de quelques traits de satire.” Comme je sais qu'il faut prendre généralement l'inverse de ce que nous disent les dames de nos jours (et un grand nombre d'hommes aussi) j'imaginai qu'elle voulait plutôt faire passer force médisance à la faveur d'un peu de morale ; et comme je me pique de franchise, je pensai cela tout haut, ce qu'elle ne fit point mine de comprendre et ma leçon fut perdue, comme tant

autres. Nous en étions là lorsque vint une autre dame qui interrompit notre entretien en disant : " Connaissez-vous cet homme ? Il est très-honnête, sa grande industrie a commencé sa fortune et sa probité l'a achevée ; il est comblé de biens ; mais c'est bien dommage qu'il soit livré à la débauche. " Je ne comprenais pas trop comment un homme peut être très-industrieux, honnête, probe, bien réussir, et être débauché ; n'importe, une autre demoiselle ne me laissa pas le temps de faire là-dessus de longues réflexions car je prêtai l'oreille lorsqu'elle dit : " Voilà un bien beau jeune homme ; on dit qu'il est très-riche et qu'il est d'un si bon cœur qu'il n'a rien à lui " et ma voisine de répondre : " Cela est vrai car il n'est riche que du bien des autres. " Je me dis à moi-même ; j'ai tort d'écouter si long tems cette médisante ; il est temps que quelqu'un lui fasse danser la Polka pour sauver la réputation de ses amis.

Comme vous le voyez, je ne pourrai point suivre le précepte de Boileau qui nous dit :

Conservez à chacun son propre caractère

Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord

Et qu'il soit jusqu'au bout comme on la vu d'abord.

Ce n'est point ma faute et Boileau me le pardonnera ; j'exige de vous pour ma lettre, monsieur l'éditeur, la même indulgence ; je l'ai écrite au temps de carême pour que mes voisins du pic-nic de l'autre jour aient le temps de faire leurs réflexions d'ici aux fêtes de Pâques ; alors du moins si je ne puis les empêcher de penser mal du prochain, j'aurai bien de la satisfaction si je les ai empêchées de le dire. Je m'arrête tout court, car je m'aperçois que comme bien d'autres je commets moi-même le péché contre lequel je viens de prêcher et qu'après tout je ne suis qu'un

MÉDISANT.

Je reçois tous les jours des lettres de toutes les parties du pays, me demandant ce que font nos grands hommes les représentants et nos plus grands hommes les ministres. Je dirai une fois pour toutes que je n'en sais rien ; on me croit initié à tous les secrets et je suis, sur les affaires du pays, plus ignorant que mes électeurs, plus même que les ministres eux-mêmes, et c'est certainement beaucoup dire. Jadis j'en retenais des espions partout, jusque dans la demeure même du gouverneur-général ; mais depuis que nous vivons sous le paternel despotisme, je ne trouve plus un seul espion ; personne ne veut entreprendre pour moi ce rôle ; ils sont tous beaucoup mieux payés par les gens de l'administration contre lesquels il m'est impossible de faire concurrence comme on le comprendra facilement par l'état de mes revenus comparé à ceux de ces messieurs.

Le gouverneur a, dit-on, quarante-cinq mille louis de revenu par année ; la province lui en paie une dizaine d'autre milles. Les ministres reçoivent pour mystifier le pays plus de mille louis chacun par année ; avec cela on peut se procurer le plaisir de la corruption. Moi je n'ai rien par année ; de sorte que pour me procurer ce superflu il faudrait que je me passe du nécessaire, comme ces gens qui se passent de manger pour acheter du pain de Savoie, friandise que ne connaissent point les savoyards qui sont bien contents lorsqu'ils ont du pain d'avoine. Eh bien ! malgré cela je trouve moyen de donner mes deux journaux à près de neuf cents personnes qui les font lire à neuf mille ; je les fais rire régulièrement une fois par semaine et les chagrine deux fois en leur montrant comment on les gouverne. Tout cela me coûte six cents louis par année et j'en reçois à peu près vingt-cinq ou trente régulièrement, le reste quand il plaît à mes abonnés. Comment veut-on

que je paie là-dessus des correspondants auxquels je donnerais quelques piâtres pour m'écrire ce qui se passe, à eux qui gagnent des centaines de louis pour ne rien faire ? Tout cela me fait faire d'affreuses réflexions. Il est des gens qui ne m'ont encore rien payé ; si cela continue il faudra que je prenne la résolution de faire quelque chose qui ne me plait point.... que je me décide à me passer de ce qu'ils me doivent.

Mais pour aller des grandes choses aux petites, occupons-nous un peu de ce qui se fait dans le reste du monde. Le Mexique fait la guerre civile, se révolutionne et cherche depuis quelques vingt ans une forme de gouvernement libre au fond des canons et au bout des baïonnettes. Quand les citoyens de ce pays-là seront tous morts ceux qui survivront jouiront de la liberté, comme dirait Mr. Daly, le remplaçant de Mr. De Lapalisse.

Aux États-Unis on s'occupe activement de l'annexion du Texas, pays que les pouvoirs européens convoitent pour y abolir l'esclavage des noirs et y établir celui des blancs.

Louis-Philippe a fait un magnifique discours d'ouverture où la prospérité publique toujours croissante est venue faire contraste à la détresse particulière ; il a déclaré qu'il est en paix avec toutes les puissances étrangères mais il n'ose point sortir seul dans sa capitale. Vaux mieux être rédacteur du *Fantasque*. On n'a pas le sou mais on ne craint point d'être assassiné au coin d'une borne. On va quelquefois en prison mais l'on n'y envoie pas les autres. Si j'étais roi... eh mais si j'étais roi je ne serais point philosophe, je serais entouré de tant de flatteurs, de courtisans, de faux amis, d'intrigants, d'égoïstes, de traîtres que je finirais par croire que tous les hommes sont mauvais et je deviendrais, peut-être le tyran le plus tyran qui se soit encore vu. Ainsi demeurons comme nous sommes.

Si la monarchie s'éteint en Angleterre ce ne sera certes point la faute de notre très gracieuse reine ; les journaux officiels annoncent la perspective d'une nouvelle augmentation dans la famille royale. Ça commence vraiment à devenir effrayant pour le budget britannique surtout si tous ces petits princes et princesses doivent être un jour mariés à des Cobourgs et des Cobourges. Il y aura dans quelques années d'ici autant de princes que de gueux.

On parlait devant le procureur-général actuel du système constitutionnel, système que l'on représentait comme très compliqué pour les connaissances politiques des hommes politiques d'une colonie :— "Eh non ! s'écria l'honorable Mr. Smith vous êtes dans l'erreur ; rien de plus facile à mes yeux que le gouvernement responsable, je me fais un jeu du gouvernement responsable !"

C'est ainsi que la vérité est quelquefois dans la bouche des simples.

* Un correspondant nous somme d'expliquer la politique actuelle du *Canada*. Nous avons autre chose à faire pour le moment que de deviner des énigmes et des charades. Nous lui dirons notre façon de penser là-dessus quand le ministère actuel sera renversé.

CONDITIONS.

Ce Journal s'imprime et se publie par

N. AUBIN, REDACTEUR ET PROPRIÉTAIRE.

14 RUE COUILLARD, QUÉBEC.

Paraît le SAMEDI. L'année où le vol. se compose de 48 numéros.—Le prix d'abonnement est de DIX CHELINS payable par semestres de 24 numéros d'avance.